



Le dernier voyage de Diderot à Cuba

Rafael Hernández



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/93>

DOI : 10.4000/rde.93

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 20 octobre 2000

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Rafael Hernández, « Le dernier voyage de Diderot à Cuba », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 29 | 2000, mis en ligne le 18 juin 2006, consulté le 30 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rde/93> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.93>

Rafael HERNÁNDEZ

Le dernier voyage de Diderot à Cuba

[Ce récit a d'abord été recueilli, sous le titre *Diderot en Trinidad*, dans le volume *Por las huellas de Diderot*, Editorial Arte y Literatura, Ciudad de La Habana (Cuba), 1995. (Voir la note publiée dans le numéro 22, d'avril 1997, de RDE).

Rappelons que ce volume, fruit d'un projet élaboré par les Universités de Poitiers et de La Havane, a été constitué en 1986. Il comprend non seulement des études savantes, mais deux textes de fiction. L'un de ces textes est français ; il s'agit d'un long extrait de *Paysage de ruines avec personnages*, de Danièle Sallenave, publié en 1975. L'autre est cubain, et a été spécialement écrit pour prendre place dans ce volume. C'est lui qui se trouve, ici, traduit en français.

On ajoutera que, le volume ayant été imprimé dans des conditions très difficiles, il comporte un certain nombre d'erreurs, que confirme la lecture du manuscrit. Aussi avons-nous pris la liberté, en le traduisant, de corriger quelquefois — et dans la plus étroite mesure — le texte qu'on peut lire dans *Por las huellas de Diderot*.

Il ne faut pas oublier, enfin, que ces pages ont été écrites avant la chute du mur de Berlin.

Jean-Claude Bourdin - Jean Renaud]

Dans un numéro du *Papel periódico de la Habana*, trouvé par mon ami l'historien Rogelio Concepción dans les Archives de la ville de Sancti Spiritus et dont la première page, passablement délabrée, est quasi illisible, j'ai découvert le premier indice du séjour de Denis Diderot à Cuba dans les dix dernières années de sa vie.

Le texte en question consiste en un article sur la production sucrière à Saint-Domingue, pays décrit comme la province la plus riche de l'empire colonial français du Nouveau Monde. L'auteur, qui signe J. Lerwinier de L., y explique que cette colonie, élément clé de l'équilibre commercial de la métropole, couvre les trois quarts des besoins en sucre de cette dernière et qu'elle pourrait accroître sa production de 50 %, mais qu'il s'avérerait

alors nécessaire d'importer 300 000 esclaves noirs de plus. Au XVIII^e siècle, dans les années 80-90, ce genre de raisonnement était assez fréquent dans les milieux politiques de l'île. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que le *Papel periódico*, organe de la Société Patriotique, au sein de laquelle militaient Francisco de Arango y Parreño et le gouverneur en personne, Luis de las Casas, s'en soit fait l'écho. Cependant, mon attention fut retenue par plusieurs détails curieux de ce texte. Tout d'abord, l'article révèle une profonde connaissance des thèses alors débattues en France par les économistes regroupés autour des *Ephémérides du citoyen*, ainsi que par Condorcet et la *Société des Amis des Noirs*. Quoique l'auteur ne prenne pas parti pour les idées abolitionnistes — ce qui eût été impensable dans le *Papel* —, il souligne, dans une longue et minutieuse explication, que, selon certains, la traite est non seulement contraire à l'humanité mais encore d'une faible rentabilité. Il ajoute que — toujours selon certains — l'approvisionnement en sucre pourrait être réorganisé de fond en comble. Il insinue même, de façon très provocante, que les Africains pourraient parfaitement cultiver la canne à sucre en Afrique et la vendre aux Européens. Dans cette hypothèse, les terres antillaises — ô malicieuse spéculation de notre journaliste — pourraient être destinées à d'autres cultures. Le maniement de la dialectique, des sous-entendus et des subtilités rhétoriques révèlent un esprit pénétrant et une solide culture, outre une remarquable connaissance des débats en cours dans l'Ancien Monde. Le contenu de l'article pouvait faire penser que l'auteur était un colon français. Toutefois — et c'est là qu'intervient pour la seconde fois un curieux détail — Lerwinier était un nom très répandu parmi les Noirs de Saint-Domingue, que l'on retrouve encore communément aujourd'hui à Haïti. Mais que ce nom fût porté par un individu de la classe aristocratique n'était guère en accord avec la rigide nomenclature sociale qui prévalait dans ces années-là à Hispaniola. Qui pouvait bien être alors cet homme, proche du cénacle de la Société Patriotique, auteur de ce singulier article, et en même temps inconnu des annales locales, à une période pourtant fondamentale de l'histoire de Cuba ? A partir de là je me mis à envisager qu'il s'agissait peut-être d'un pseudonyme, dont il serait intéressant de percer le mystère.

Manuel Moreno Fraginals¹ fut le second instrument du destin dans cette poursuite hasardeuse de la vérité. Dans ses archives, on avait trouvé une feuille apparemment arrachée au Grand Registre du Vieux Cimetière de Trinidad, où étaient consignées les dates de décès et d'inhumation du vieux Joseph Lanjuinais (surnommé le Haïtien), immigrant français domicilié en 1775 dans la vieille ville. Un autre feuillet, détaché lui aussi de ce qui

1. Manuel Moreno Fraginals, historien cubain, auteur notamment de *Cuba/España, España/Cuba, Historia común* et de *La historia como arma*. (Note du T.).

semblait être le testament de l'intéressé, comportait une liste de livres. Cette liste, écrite de la main du défunt, était rédigée dans le français du XVIII^e siècle, et Manolo voulut en entendre une traduction improvisée. Au fur et à mesure que je lisais ces documents, je sentais croître ma curiosité et ma fascination :

— *Sur l'établissement d'une mission chrétienne dans le Troisième Monde, autrement nommée la Terre australe, méridionale ou antarctique, présentée à notre Saint Père le Pape Alexandre VII par un ecclésiastique originaire de cette même terre*, par Jean Baulmyerd de Colville, Paris, Haute Cramoisi, 1663, in-8°.

— *Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen mis à la portée de tout le monde et comparés avec les vrais principes de toute société*, par Gilbert Morel de Vendée, chez Choppin, 1790, in-8°, 88 p.

— *Éloge historique de Catherine II*, par J. Lanjuinais, 1776, in-8°.

— *Système de la Nature ou des Lois du monde physique et du monde moral*, par le baron d'Holbach, nouvelle édition avec notes et corrections de Diderot, publiée par B. de Roquefort, Paris, Ledoux, sans date, 2 vol. in-8°.

— *Sur l'abolition du servage dans les colonies de la France en Amérique*, 1783, in-8°.

— *Lettres critiques et politiques sur les colonies et le commerce des îles maritimes de France*, Hachette Raynal, Paris, 1785, 264 p.².

Évidemment, la liste était incomplète. Mais si les gens ressemblent un tant soit peu à leur bibliothèque, ce Lanjuinais m'avait tout l'air d'être un ami des Lumières, au courant de la doctrine révolutionnaire, bon connaisseur de ce fameux Tiers-Monde et favorable à l'abolitionnisme, à une époque où les créoles envisageaient avec enthousiasme l'extension de l'esclavage. Que faisait-il à Trinidad ? A qui léguait-il donc ses biens, avec cette minutie de bibliothécaire tout occupé de sa propre bibliothèque ? Où se trouvait le reste de son testament ? Qui était-il ?

Confronté à tant d'incertitudes, je fis la seule chose qu'il était en mon pouvoir de faire : aller rendre visite à Carlos Joaquín Zerquera, historien de Trinidad, qui connaît la vie de cette ville dans ses moindres recoins bien mieux que n'importe lequel d'entre nous ne connaît le fond de sa poche. Tous les deux, nous examinâmes scrupuleusement, trois jours durant, un nombre incalculable de dossiers et d'actes de décès, de testaments et d'ordonnances municipales, des monceaux de rapports de police et de registres de recensement. Le résultat fut pitoyable. Nous ne trouvâmes même pas de preuves tangibles de l'existence du « Vieux Cimetière », et pas davantage du prétendu Grand Registre. De Lanjuinais, âgé ou moribond, point de trace non plus ! Avec cette assurance ravageuse propre aux historiens municipaux, Carlos Joaquín laissa tomber sa sentence : « J. Lanjuinais et sa bibliothèque sont une fable, ils n'existent pas ».

2. Cette bibliographie est en français dans le texte.

Cependant, la copie du document de Moreno était bel et bien là, avec son étonnante calligraphie, ses titres et sa cohérence de prime abord si convaincants. Zerquera m'expliqua avec une infinie patience qu'il pouvait s'agir, certes, d'un document français authentique, mais qu'en France, au XVIII^e siècle, on raffolait des contrefaçons en tout genre et que l'on n'hésitait pas à créer de toutes pièces des bibliothèques imaginaires. Et de me citer le fameux catalogue *Fortsas* de 1840, etc.

De retour de Trinidad, je m'arrêtai à Santi Spíritus pour y saluer le docteur Abelo Crespo, médecin à l'hôpital provincial, dont, enfant, je fus l'ami à Cabaiguán. Je lui racontai mes infructueuses recherches. Abelo était accompagné de son frère, un jeune professeur d'histoire, qui s'entretenait précisément avec un vieux Haïtien — un malade de l'hôpital — auprès duquel il recherchait des informations sur les plus anciennes plantations de café de l'Escambray. Carlos se proposa de m'aider à identifier les Français domiciliés dans les zones proches de Trinidad et vouées à la culture du café. Je lui laissai tous les renseignements dont je disposais et je repartis, un peu abattu, mais cherchant à me convaincre moi-même qu'il fallait se montrer philosophe, persévérant, à l'instar des producteurs de tabac de la vallée de Sancti Spíritus.

Quelle ne devait pas être ma surprise quand, à peine trois semaines plus tard, je reçus tout à la fois une boîte en carton expédiée du bureau de la gare de Cabaiguán et une lettre en provenance de Leningrad ! La lettre, qui n'était pas timbrée, avait été glissée sous ma porte par un messenger. C'était la réponse à une demande d'information adressée verbalement par Moreno à la bibliothécaire du département de français de la Bibliothèque Pouchkine de Leningrad, au sujet de *l'Éloge historique de Catherine II* et de son auteur. Elle était assez brève et était signée E. P. Titova. Une liste de références bibliographiques l'accompagnait, que je regardai négligemment avant de m'en détourner, intrigué que j'étais par le contenu de la boîte. Il s'agissait d'un envoi de Carlos Crespo, accompagné d'un texte télégraphié dans lequel ce dernier précisait que ces papiers appartenaient au malade haïtien, dont le nom était Lerwinier Thélémaque, et qui était maintenant décédé. Comme ils étaient écrits en français et qu'ils paraissaient très anciens, il me les faisait parvenir, noués du même ruban défraîchi qui les entourait lorsqu'il les avait trouvés, afin que je voie s'ils pouvaient m'être de quelque secours.

Au premier coup d'œil, je compris qu'il s'agissait des manuscrits originaux de J. Lanjuinais : même écriture, même genre de papier aux fibres jaunâtres, même liste de livres. Le contenu de la boîte était le suivant :

- des lettres datées de 1785-95, adressées à deux dames, Denise et Angélique, et apparemment inachevées ;
- des lettres aux feuillets en désordre, incomplètes, à l'écriture féminine, dépourvues de destinataire, dont une seule était adressée à « Mon Frère », sans aucune signature ;
- un carnet cousu avec du fil épais, qui semblait être un *vade-mecum* ou un journal intime ;

- le premier feuillet d'un manuscrit intitulé *Plan pour une Université en Russie*, dédié au père Caballero et signé J. Lanjuinais ;
- des articles de journaux sur le problème du sucre, signés J. Larwinier de L., José Lajuiné et J. Sanjinés (toutefois, l'article paru dans le *Papel Periódico* n'en faisait pas partie) ;
- un dictionnaire français-caraïbe ;
- des feuillets contenant des notes sur les minéraux, la production du sucre et l'ornithologie ;
- une liste de livres sur les maladies tropicales commençant par l'entête « A T.R. » ;
- deux opuscules anticléricaux édités à Sancti Spiritus.

C'était une sorte de puzzle qui soulevait plus d'interrogations qu'il n'apportait de réponses. Après avoir passé plusieurs jours à lire ces documents, à visiter la Bibliothèque José Martí, les Archives Nationales, la Bibliothèque de la Société des Amis du Pays³, et à consulter plusieurs autres personnes, je m'assis et me mis à consigner ce que je savais de J. ou Joseph Lanjuinais. Voici ce que j'écrivis :

J. LANJUINAIS : UN PHILOSOPHE FRANÇAIS A TRINIDAD ?
(Notes)

Cette découverte peut apporter de nouveaux éléments sur les liens unissant la pensée française du Siècle des Lumières et la société cubaine de l'époque. J. Lanjuinais (alias J. Larwinier de L., alias...) pourrait être l'un des premiers à avoir développé une doctrine cohérente sur l'abolition de l'esclavage. Le *Diario* de Lanjuinais témoigne d'une réflexion approfondie sur la grande culture des habitants de l'île à la fin du XVIII^e siècle, qu'il oppose souvent à celle des Français de l'époque⁴. Il reconnaît l'attraction qu'exercent sur les salons de l'aristocratie créole les idées de progrès et de raison, quoiqu'il en exagère sans aucun doute l'importance en présentant cette influence comme générale. Ce sont plutôt les milieux conservateurs français qu'il fustige (on ne saisit pas très bien qui peut bien être ce Le Breton, encore que le plus célèbre de l'époque soit l'éditeur de l'*Encyclopédie*). Néanmoins, il se pourrait qu'il ait raison en ce qui concerne le goût des jeunes Cubains pour les idées nouvelles — ceux-ci n'en faisaient guère mystère —, goût qui accompagnait déjà l'émergence du sentiment national.

On y perçoit un intérêt linguistique pour le Nouveau Monde, car dans son dictionnaire⁵ figurent un certain nombre d'annotations et de termes soulignés. C'est le cas de :

3. Nom que devait prendre plus tard la Société Patriotique.

4. « ... On connaît très mal l'*Encyclopédie*, que l'on prend pour un libelle contre la religion, mais les idées de raison et de progrès sont accueillies avec une sympathie naturelle. On dirait que dans les salons de La Havane les discours des esprits cultivés sont parfois plus hardis que chez Le Breton... » (*Journal*, p. 7) [Cette note est en français dans le texte].

5. *Dictionnaire français-caraïbe, composé par le R.P. Raymond Breton, religieux de l'ordre des Frères Prêcheurs, et l'un des quatre premiers missionnaires français apostoliques en l'île de la Guadeloupe et d'autres circumvoisines de l'Amérique*, à Auxerre, Gilles Bouquet, Imprimeur ordinaire du roi, 1666. [Cette note est en français dans le texte].

SUCRE (AZUCAR) : Lachoukaronne garníche. Lechákabae. Choúkre toüüüákon.

TABAC (TABACO) : isle alombaéra. Iene manyoulytétina.

AU BORD DE LA MER (A ORILLAS DEL MAR) : Kayman balánepouïs. Balánaka óni.

S'apprêtait-il à entrer en communication avec les survivants caraïbes de la région ? Ou s'intéressait-il à l'étymologie, comme y sont généralement portés les esprits scientifiques ?

Divers indices révèlent les affinités existant entre Lanjuinais et certaines personnalités de l'époque. La dédicace figurant sur le manuscrit destiné au père Caballero, unique annotation autographe en espagnol, est des plus insolites : « A D. José Agustín Caballero, j'espère que ces idées éparses sur l'Université de Russie vous seront utiles pour développer l'éducation dans cette Ile que j'aime tant, J. L. dit D ». Bien qu'elle ne porte aucune date, elle pourrait avoir été écrite dans les années 90, alors que le père Caballero était déjà professeur de Théologie au Séminaire San Carlos. L'authenticité de la dédicace apparaît d'autant plus probable que cette dernière recoupe l'intérêt manifesté par le père Caballero pour la réforme de l'enseignement à Cuba. L'intimité existant entre les deux hommes transparait dans un passage d'une des « lettres à Angélique », où il est fait allusion à « l'amitié de ce jeune prêtre et philosophe, qui a bien voulu discuter les idées d'Aristote à la manière des péripatéticiens, tandis que nous nous promenions dans la vallée, au milieu des moulins à sucre, et qui citait *De l'Esprit* comme un bachelier du Quartier latin »⁶. On y trouve une critique radicale du despotisme éclairé et, en général, du pouvoir politique en tant que tel. Le paragraphe suivant figure dans le *Diario*, sans date : « Ici Catherine II s'appelle Don Luis de las Casas, lequel partage avec la dame en question l'idée du mécénat comme ornement du pouvoir, et de la philosophie comme jeu de l'esprit... Les hommes d'État ne prennent guère au sérieux les idées des philosophes sur la société, à moins qu'elles ne servent les besoins de l'idéologie. Le despotisme éclairé n'existe pas »⁷.

Dans le *Diario*, le nom le plus souvent cité est celui d'Arango⁸, avec lequel Lanjuinais semble avoir entretenu des relations particulièrement intenses. Ces dernières durent donner lieu à une abondante correspondance, même si, étrangement, il n'en reste aucune trace dans les papiers. Du *Diario* on peut déduire que les deux hommes discutèrent essentiellement de sujets économiques d'actualité, comme la question de la libéralisation du commerce extérieur de l'île, la chute des prix du sucre, la réduction de la masse monétaire en circulation ou les effets du commerce avec les États-Unis. Lanjuinais est de ceux qui reconnaissent l'influence exercée sur Cuba par les révolutions qui eurent lieu dans les treize colonies d'Amérique du Nord et en France ; il souligne, d'autre part, les conséquences néfastes de l'extension du trafic des esclaves. Il tourne en ridicule les contradictions du gouvernement qui se refuse à une libéralisation idéologique, alors qu'il tolère et va jusqu'à appuyer les mesures de libéralisation économique. Il fait

6. Lettre à Angélique, sans date. [La citation est en français dans le texte].

7. En français dans le texte.

8. Sans doute possible, il s'agit de Francisco de Arango y Parreño, représentant de la Ville de La Havane auprès des Cortes d'Espagne, et dont Lanjuinais parle comme d'une « sorte de Jean-Jacques tropical, brillant et têtue » [en français dans le texte].

de même pour les importateurs d'esclaves, qui disent craindre « un nouveau Saint-Domingue ». Lanjuinais parle de « fièvre de l'or » pour qualifier l'état d'esprit mercantile qui règne dans les milieux aristocratiques et déplore la situation des producteurs de tabac réduits à la ruine par cette politique. Il est évident que Lanjuinais a eu entre les mains le brouillon du *Discours sur l'agriculture* d'Arango, dont il lui fit tenir un commentaire.

Deux notes s'avèrent particulièrement énigmatiques. La première, présente dans une des « lettres à Denise » et constituant la seule référence intime, pourrait donner à entendre que Lanjuinais avait déjà séjourné à Cuba⁹. La seconde, d'une ligne à peine, consignée sur un misérable petit morceau de papier, dit la chose suivante : « ...Cumberland, non loin de Gitmo ».

Restaient encore d'autres questions en suspens que je me proposais d'élucider par moi-même, comme certaines allusions à « l'affaire Miranda », à un certain « Izmael Raquene » et à un dénommé « Marcos de Zisneros » ; il y avait aussi les libelles anticléricaux¹⁰ et une copie d'un document du conseil municipal de Santiago de Cuba, daté de 1732 ; mais c'était bien tout ce que l'on pouvait tirer de la lecture des papiers de Lanjuinais. Je fis des copies de la liste de livres et de son énigmatique entête « A.T.R. », des manuscrits sur l'ornithologie, sur la production sucrière et sur la minéralogie, et même des articles en espagnol, et j'envoyai tout cela à mes amis haïtiens de Port-au-Prince ainsi qu'à l'ambassade cubaine de Paris, en priant les uns et les autres de bien vouloir les faire analyser par des bibliographes spécialistes de la période. Je remis également des copies aux départements concernés des bibliothèques de la Havane auxquelles je m'étais adressé. Et je croisai les doigts.

Alors, tandis que j'étais en train de remettre de l'ordre dans mes fiches et de revoir les annotations que j'avais écrites en marge du texte, mon attention fut attirée par la lettre de la Bibliothèque Pouchkine. Non seulement mes faibles connaissances en russe me permettaient tout juste de déchiffrer le texte de la réponse, mais l'habitude des Soviétiques de traduire systématiquement les textes étrangers me rendait particulièrement difficile la compréhension de la liste de références bibliographiques. L'aide de ma vieille amie Carmen Casares, spécialiste de Philologie et de Bibliothéologie russes, s'avéra décisive pour le déchiffrement des titres. Au beau milieu de la liste d'œuvres attribuées à des linguistes français à cheval sur le XVIII^e et le XIX^e siècles, se trouvait le *Dialogue français et russe précédé des éléments de la grammaire et suivi des idiotismes français*

9. « Cette santiaguera [habitante de Santiago] au nom d'Angélica que j'ai connue lors de mon premier séjour à l'île de Cuba, et que je rêvais de rencontrer chez les Madeleines, les Antoinettes, les Sophies... » (lettre à Denise, 14 juillet 1789). [Cette note est en français dans le texte].

10. *Le labyrinthe de la dévotion à la mode ou la façon de trouver Dieu là où on sait qu'il ne peut pas être*, Imprimerie du Perroquet Multicolore, Sancti Spiritus, sans date ; *Icariologie, ou de l'art de faire des discours en l'air et de se casser le cou en tombant*, Imprimerie de la Veuve Noire, Cabaiguán, sans date, xvii p. [Cette note est en français dans le texte].

à *l'usage de la jeunesse et de tous ceux qui veulent apprendre la langue française*, de J. Lanjuinais, Moscou, Imprimerie de Kryageff, 1804, in-8°, 296-viii p.¹¹. Suivait immédiatement sur la liste un autre titre en russe, semblable au premier, mais qui présentait une date d'édition différente : au lieu de 1804, il était indiqué 1774. Rien moins qu'un décalage de trente ans ! Je pensai qu'il s'agissait d'une erreur de transcription et je demandai à Carmen de bien vouloir me retraduire les deux titres. C'est alors que nous nous rendîmes compte de l'*autre* différence : dans le titre en russe, après J. Lanjuinais, il était ajouté, entre crochets, de la main du bibliographe ou de l'éditeur, « pseudonyme de *gaspadin* Denis Diderot ».

Naturellement, mon premier mouvement fut de n'accorder aucun crédit à la maison d'édition de ce Vasily Kriagueiev, ni à ce livre destiné à enseigner, dans la Russie de Catherine la Grande, aux jeunes gens de l'aristocratie entichés de culture française, quelques bribes de phrases à la mode. Pourquoi un des plus grands philosophes du Siècle des Lumières serait-il allé perdre son temps à écrire un pareil livre ? Une voix diabolique me souffla : mais pour l'argent, parbleu ! Diderot, comme bien des philosophes capables de concevoir de grands systèmes, n'avait-il pas toujours eu des fins de mois difficiles ? Bon, d'accord ! Mais comment en vint-il à se charger d'un projet aussi futile ? Et la voix diabolique de poursuivre : en 1773, Diderot se rendit en Russie et parut à la Cour de la vieille Catherine, qui lui avait accordé bien des faveurs financières, y compris celle de lui acheter sa bibliothèque. Il passa six mois dans l'entourage immédiat de l'impératrice, ce qui coïncide parfaitement avec la date de l'édition. Par ailleurs, il est bien connu que Diderot avait la passion des langues et aimait le métier de traducteur. L'*Encyclopédie* n'était-elle pas initialement un projet de traduction de la *Cyclopaedia* britannique de Ephraïm Chambers ? Je luttai de pied ferme contre ces désobligeantes insinuations. Il est de notoriété publique que Diderot mourut d'une thrombose dans la rue Richelieu et qu'il est enterré à l'église Saint-Roch. Mais la voix diabolique me rappela qu'à partir du décès de Sophie Volland, en février 1784, on n'eut plus de nouvelles de lui, si ce n'est celle de sa mort. Après le départ de Grimm et la disparition de M^{me} d'Epinaï et de Sophie, ses meilleurs amis, il se retrouva seul. Il détestait le climat idéologique qui prévalait en France. Pourquoi ne pas faire le mort et s'enfuir au Nouveau Monde par la porte du jardin ? Son gendre, Abel-François de Vandeul, pouvait-il lui refuser l'ultime faveur d'étendre sur son lit, six mois après son départ pour l'Amérique, un pittoresque clochard des abords du Pont-Neuf, décédé dans un bienheureux sommeil ? Abel-François aurait-il eu le front de l'enterrer, lui, Denis Diderot, dans l'église

11. En français dans le texte.

Saint-Roch ? Certes il avait 70 ans, presque 71. Comment aurait-il eu l'idée d'aller en Amérique, justement à ce moment-là, vieux et malade comme il l'était ? Mais la voix diabolique était particulièrement inspirée. Qui pouvait assurer qu'il n'était jamais allé en Amérique ? Est-ce qu'on peut prouver qu'entre 1734 et 1744 il n'avait pas été saisi par l'envie de faire une petite virée dans les colonies françaises du Nouveau Monde, d'où provenaient tant de choses nouvelles, de richesses et de merveilles ? Qui nous dit qu'il ne rêva pas toute sa vie de retourner dans ces terres, loin de la vieille Europe, là où se dessinait l'avenir de l'humanité, en lisière de ce que déjà au XVIII^e siècle on appelait le « Tiers-Monde » ? Mais ce ne fut pas l'habile argumentation de la voix diabolique qui emporta ma conviction. Ce fut l'examen rétrospectif de ces papiers, de mes notes, et surtout la cohérence qui émanait du comportement de ce vieux Français répondant au nom de J. Lanjuinais.

En effet, tout ce qui se passa à partir de ce moment-là alla s'insérer, comme les pièces d'un puzzle, dans le schéma suggéré par la voix diabolique.

Suzy Castor me répondit depuis Port-au-Prince. Elle m'annonça que certains de mes « papiers » correspondaient à des pages de revues haïtiennes et à des ouvrages sur l'économie du pays datant de la fin des années 1780, qui traitaient de sujets politiques et de médecine¹². Les similitudes qu'ils présentaient avec l'important ouvrage de Paul Eric, *Nouvelles considérations sur Saint-Domingue* (MHD, Paris, Cellot et Jombert fils, libraires, 1785), qui critiquait la fameuse étude de Duberteuil, en en corrigeant les statistiques sur la production du sucre raffiné et du sucre brut et sur celle du tabac, étaient particulièrement frappantes. Avec son habituel sens de la précision, Suzy ajoutait qu'« à la page 56, il est fait explicitement référence à des paragraphes entiers, qui y sont reproduits, de l'*Histoire* de l'abbé Raynal. On y combat l'argumentation fallacieuse des tenants de l'esclavagisme et on y défend la thèse de l'intelligence des esclaves. Tout lecteur de Diderot sait que l'*Histoire* de l'abbé Raynal contient près de cinq cents pages écrites de la plume de notre philosophe, notamment une critique du colonialisme et un exposé des idées les plus avancées pour l'époque, véritable testament révolutionnaire du XVIII^e siècle aux yeux de certains. A l'instar de Bernardin de Saint-Pierre, de Sébastien Mercier et d'autres intellectuels tiers-mondistes, Diderot se prononce pour la lutte armée des opprimés et l'éradication des maux du colonialisme.

12. *Affiches américaines* et *Gazette de Médecine et d'Hippiatrique* étaient les titres de ces publications périodiques. La principale contribution à l'étude de la situation de Saint-Domingue se trouve dans un chapitre de *Statistique générale et particulière de la France et de son économie, avec une nouvelle description topographique, physique, agricole et commerciale de cet État*, par une Société de gens de lettres et de savants, J. Pouchet, Sonnini, de la Gorse, publiée par B. H. Hervin, Paris, 1803. [Cette note est en français dans le texte].

Mais que diable Diderot était-il allé faire à Saint-Domingue ? Dans quelle galère s'était-il donc fourré, sembla s'exclamer la voix diabolique ? Après être parti subrepticement par Nantes ou Saint-Malo, il aurait débarqué à Port-au-Prince. Là, il se serait arrêté pour constater les changements survenus dans l'île, aurait conversé avec les personnalités les plus représentatives parmi les colons, aurait rencontré les plus grands noms de l'aristocratie créole, et aurait cherché à jauger l'effervescence révolutionnaire qui s'était emparée de la classe moyenne des mulâtres et des masses noires. Un homme comme lui aurait vite compris que ce monde-là était un vrai baril de poudre. De sorte que, après avoir passé quelques mois à collecter les informations nécessaires à l'analyse de la société de Saint-Domingue, après avoir enfin transplanté dans l'ouvrage de Paul Eric les idées politiques qu'il avait auparavant semées dans le texte de l'abbé Raynal, il aurait quitté le Cap-Haïtien et fait route vers Santiago de Cuba.

Depuis Paris, mon ami Aurelio Alonso m'apprit qu'au cours de ses safaris à travers les bibliothèques, il avait réussi à identifier la provenance de la « paperasse » que je lui avais fait parvenir. Elle faisait partie d'une vaste histoire naturelle publiée par L.J.M. Daubenton, précédée d'une introduction de l'éditeur en personne, et avait pour particularité bibliographique d'être inachevée. Elle n'allait pas en effet au-delà de la lettre E¹³. Cet éditeur avait publié également une sorte de table périodique des minéraux auquel correspondaient certaines des pages que je lui avais envoyées¹⁴. La plus frappante de toutes ces coïncidences était, assurément, un feuillet écrit à la manière d'un dialogue entre un père et son fils, publié en 1789, sur la Révolution¹⁵.

Vraisemblablement, Diderot s'était arrangé avec l'éditeur Daubenton, auquel il avait sans doute promis de continuer à envoyer des rapports depuis l'Amérique, en échange d'une certaine avance d'argent. Il est possible qu'une fois arrivé à Saint-Domingue puis à Cuba, confronté à la nouveauté de la réalité américaine et croulant sous le nombre des projets en cours, des ouvrages à terminer ou à revoir, il lui soit devenu très difficile d'honorer ses engagements. Quoi qu'il en soit, il se pourrait que ces travaux scientifiques se fassent en partie l'écho des recherches entreprises par l'encyclopédiste

13. *Encyclopédie méthodique, Histoire naturelle des animaux quadrupèdes et cétacés, précédée d'une introduction à l'histoire naturelle*, par L.J.M. Daubenton. Cf. aussi *L'Ornithologie, précédé d'un Discours sur l'ornithologie*, par B.L.E. Mautuyt de la Varenne, tome I, Paris, Panckoucke, in-4°, dont l'« Introduction », par Daubenton, comporte 92 pages. [Cette note est en français dans le texte].

14. *Tableau méthodique des minéraux, suivant leur différente nature et avec des caractères distinctifs, faciles à reconnaître*, par L.J.M. Daubenton, Paris, Dumesnil, 1789, in-8°, 75 p. [Cette note est en français dans le texte].

15. *Dialogue entre un père et son fils sur la révolution*, par Desports, Troyes, 1789, in-8°. [Cette note est en français dans le texte].

dans la Caraïbe. Quant à l'opuscule dialogué, forme qu'il affectionnait entre toutes pour exprimer ses idées, il avait le mérite d'être sa seule œuvre à avoir été publiée en l'An Zéro, encore qu'il semble bien qu'il ait sombré dans l'océan des libelles anonymes qui virent le jour à la veille de la prise de la Bastille.

Cependant, le service des fichiers de la Bibliothèque de la Société Economique des Amis du Pays me fit savoir qu'on avait trouvé deux œuvres figurant sur ma liste et relatives à la traite des noirs et à l'esclavage¹⁶. Avec l'amour du détail propre aux vieux bibliothécaires, une information capitale avait été ajoutée : l'ex-libris indiquait que ces éditions princeps avaient appartenu au R. P. Dn. José Agustín Caballero. C'est-à-dire que, vraisemblablement, le catalogue de Moreno avait eu pour heureux destinataire l'initiateur du renouveau philosophique dans l'île. Je m'imaginai alors sans peine le dialogue entre le jeune prêtre d'une vingtaine d'années et le vieux septuagénaire sur la rationalité économique équitative, la fonctionnalité judiciaire et l'« esprit de justice en faveur des indigènes américains », tout comme leurs commentaires sur cette thèse hallucinante prônant l'esclavage en pleine France post-révolutionnaire. « La raison engendre des monstres », avait dû dire le Cubain. « Bien vu, jeune homme », aurait rétorqué le Français.

Lorsque j'allai remercier mes collègues de la Bibliothèque de la Société Économique, elles m'expliquèrent qu'à la suite d'un oubli involontaire elles n'avaient répondu que partiellement à mes questions. En effet, on avait aussi trouvé l'un des ouvrages sur les maladies tropicales¹⁷ qui figuraient sur la liste « A.T.R. ». Ce dernier apportait un élément de plus en faveur de la présence de Diderot à Saint-Domingue. En l'examinant de plus près, je compris que cet exemplaire avait appartenu à rien moins que Tomás Romay. Mais bien sûr ! Comment n'y avais-je pas songé plus tôt ? Ce doit être le jeune médecin auquel « Lanjuinais » fait allusion dans une des « lettres à Angélique »¹⁸. Cet indice renforçait l'idée que Lanjuinais, alias Diderot, avait lié connaissance avec les jeunes intellectuels, les

16. *Dialogue entre un capitaine négrier et un habitant du Borgne*, sans date ni mention d'éditeur, et *De la nécessité d'adopter l'esclavage en France : 1) comme moyen de prospérité pour les colonies, 2) comme punition pour les coupables, 3) comme ressource en faveur des indigènes*, Paris, Baillou, 1787. [Cette note est en français dans le texte].

17. Docteur Jean Barthélémy, *Observations générales sur les maladies des climats chauds, leurs causes, leur traitement et le moyen de les prévenir*, Paris, Didon Jeune, 1785. L'auteur était médecin du roi à Saint-Domingue, chirurgien en chef de la Marine française, et avait passé 28 ans dans les colonies. Il est aussi l'auteur des *Observations sur les maladies des nègres et les moyens de les prévenir*, quoique ce titre ne figure pas dans le catalogue de la Bibliothèque. [Les titres sont en français dans le texte].

18. « [...] un jeune humaniste et médecin qui m'a posé des questions plus aiguës à propos de mes idées sur l'évolution et le rôle des sensations dans l'expérience que tous les docteurs de l'Université [...] », lettre à Angélique, sans date. [En français dans le texte].

politiciens et les hommes de science créoles qui éditait le *Papel periódico*. Mais ce à quoi je m'attendais le moins, ce fut de découvrir, alors que j'étais en train de feuilleter le traité, une feuille de papier pliée comme pour signaler un passage bien précis du texte. Je l'ouvris avec grand soin car le papier, qui était vieux, crépitait sous les doigts. Alors apparut, dans une note véritablement fascinante, l'agressive calligraphie du philosophe français :

Dix-huit onces de biscuit
 Six onces de poisson
 Une once de saindoux
 Un sixième de chopine de vinaigre
 Six onces de fromage
 Douze onces de viande de veau
 Douze onces de lard
 Un quart de livre de pois chiches ou de riz
 Huit onces de charbon de bois

Je lus cette liste de courses d'épicerie avec la même émotion que dut ressentir le premier disciple de Karl Marx, lorsqu'il eut l'occasion d'examiner les dépenses de ménage de son maître bien-aimé. Finalement, les grands hommes sont aussi des hommes, me dis-je. Vraisemblablement écrites en espagnol, afin de pouvoir être lues par l'épicier chez qui il se fournissait, ces quelques lignes constituent un hommage que la vie quotidienne, dans sa modestie, rend au matérialisme et à la raison.

La feuille portait encore sur son envers des traces presque illisibles d'une autre liste, apparemment le brouillon d'une sorte de memento de la flore cubaine. On apercevait à peine trois noms d'arbres, disposés comme suit : *Lanero = bois*, *Guacacoa = bêtes*, *Sabicu = bateaux*. Il était évident que Diderot avait conservé son inextinguible passion pour les précis d'histoire naturelle et son approche pragmatique des choses de ce monde.

Je me remis à mon puzzle, plein d'enthousiasme, pour voir quelles étaient les pièces clés qui me manquaient encore. Après avoir consulté plusieurs collègues historiens¹⁹, j'appris que Cumberland était un village qu'avaient fondé les Anglais, sous les ordres de l'amiral Vernon et de Wentworth, gouverneur de la Jamaïque, en 1740, lorsque ces derniers débarquèrent aux environs de Guantánamo (ou « Gitmo », pour la poussive phonétique anglo-saxonne). Leur objectif était la domination de Santiago de Cuba et de la province d'Orient, l'Angleterre étant en guerre avec l'Espagne. Diderot avait alors 27 ans. Pour avoir été au courant de ces péripéties britanniques, il fallait donc qu'il eût séjourné pour le moins à

19. Parmi eux Francisco López Segrera, journaliste, écrivain et diplomate, natif de Santiago, dont les relations me furent de la plus grande utilité.

Saint-Domingue, et plus sûrement encore à Santiago de Cuba. Ainsi s'expliquerait le fait qu'il ait eu en sa possession la copie d'un document émanant de la Mairie de cette ville, requête dans laquelle il était demandé à la Couronne espagnole le monopole du commerce avec plusieurs ports de la Caraïbe, et particulièrement avec Saint-Domingue. Le texte en question, daté du 8 juillet 1732, est signé par plusieurs personnalités de la ville. L'une d'entre elles, répondant au nom de Zisneros, pourrait bien être un parent (voire le père) d'un certain Marcos Zisneros avec lequel Diderot s'était lié à cette époque.

Enfin, il y a la référence à Angélique, la jeune fille de Santiago de Cuba qui semble bien avoir laissé un impérissable souvenir au cœur du jeune Diderot. Toute cette série de rapprochements autorise la conjecture suivante, qui, avec un peu d'optimisme, pourrait donner lieu à une véritable hypothèse de travail : entre 1735 et 1740, le philosophe français séjourna à Cuba, visita Santiago, peut-être Guantánamo, et s'intéressa au problème de la commercialisation du sucre, après s'être lié avec certains créoles fortunés ainsi qu'avec une femme mystérieuse, dont seul le prénom nous est parvenu. Ce n'est pas grand-chose, mais cela pourrait n'être pas dépourvu d'intérêt dans la perspective du deuxième et dernier séjour de Diderot en Amérique.

En effet, si Diderot se rendit directement de France à Port-au-Prince, et de là à Cuba, il se pourrait bien qu'il soit allé d'abord à Santiago. Il dut y passer quelque temps — plusieurs mois, un an, peut-être. Une des dernières annotations du *Diario* fait allusion au « manuscrit que M. de la Rochelle m'a remis à Santiago », ce qui constitue la seule référence à cette ville dans le cahier. Il est normal de supposer qu'un vieillard de plus de 80 ans — c'était l'âge qu'il avait en 1794 — ne se serait pas amusé à courir les horribles routes pleines de boue du Camino Real, entre la Havane et la pointe orientale de l'île. Tout porte à croire que Diderot a débarqué à Santiago. Certaines raisons le poussèrent alors à ne pas s'y fixer. La disparition d'Angélique ? Le désir de fuir le voisinage des immigrants français ? Ou de garder l'incognito ? Si Denia García Ronda a raison sur ce point, le fameux M. de la Rochelle pourrait bien avoir été Geoffroy-Joseph-Marie-Arnaud Rochelle, propriétaire foncier au Cap, dont s'inspira Alejo Carpentier pour construire le personnage de Lenormand de Mézy²⁰. Avocat et planteur très fortuné, ruiné par la révolution haïtienne, Rochelle écrivit une pièce de théâtre, *Le moulin de Sans-Souci*, qui peint sous un jour dantesque le soulèvement des esclaves noirs. Vraisemblablement, comme homme de théâtre, Diderot fut contraint d'en supporter la lecture. Le désir d'échapper à de pareilles rencontres dans les cafés ou les salons de

20. Personnage du roman intitulé *Le Royaume de ce monde*.

Santiago dut contribuer à pousser notre philosophe à gagner la Havane. Peu de temps après, Santiago devait accueillir en effet tous les Lenormand de Mézy de l'ex-colonie.

Mais qu'allait-il donc trouver dans la Havane de l'époque ? Peu de temps auparavant, l'« affaire » Miranda²¹ y avait défrayé la chronique. Dans la mer des Antilles, les grandes puissances continuaient à se livrer la guerre. Le gouvernement espagnol poursuivait expressément tout ce qui fleurait le libéralisme ou l'*Encyclopédie*. Il était interdit de faire entrer des livres étrangers, et leurs auteurs. Dans les centres d'enseignement régnait une atmosphère de dogmatisme et de scolastique. A l'Université de la Havane les études de droit avaient été suspendues. La majeure partie de l'aristocratie créole était favorable à la liberté de commerce et de production, mais le gouvernement continuait à y faire obstacle. Cuba avait évincé les Antilles anglaises et était devenu le partenaire commercial privilégié des États-Unis. Le centre de gravité de l'économie insulaire se déplaçait de plus en plus nettement de l'Espagne vers l'Amérique du Nord. Avec l'extension de l'esprit capitaliste, Cuba apparaissait incontestablement comme la Perle des Antilles.

Diderot avait laissé derrière lui un Ancien Régime à l'agonie et n'était pas d'humeur à écouter des fadaïses sur les merveilles de la traite des noirs. Il devait enrager à la vue de ces jeunes propriétaires terriens accablés de chaleur, dansant et sirotant des rafraîchissements sous les pergolas, et rêvant en même temps de L'Eldorado sucrier. Du jour au lendemain, l'argent était devenu le thème de conversation par excellence. Même le gouverneur espagnol Luis de las Casas, un homme éclairé, s'était lancé dans le négoce du sucre. La majeure partie de la population était blanche, le quart vivait dans l'esclavage.

Deux événements allaient ébranler l'île. La Révolution française et la Révolution haïtienne. Avec la première, les idées des Lumières devaient finir par rompre les digues de l'autocratie. Avec la seconde, le premier exportateur de produits tropicaux du monde allait s'affranchir de la servitude. Des centaines de Français contre-révolutionnaires débarqueraient alors dans la province d'Oriente, apportant avec eux la contredanse et la ferme résolution de développer la culture du café. Des milliers d'esclaves commencent à entrer par tous les ports du pays, en même temps que les machines et les outils venus de Pennsylvanie, afin de transformer l'île en un vrai pays de Cocagne regorgeant de sucre, de café et de tabac. Au milieu de ce tohu-bohu financier, de cette pagaille douanière, Diderot se prit sans

21. Francisco de Miranda, adjoint du gouverneur espagnol Cajigal, fut accusé d'introduire des produits de contrebande par le port de Batabanó. C'était à cette époque une pratique commune. Mais, ayant déclenché un scandale immense, Miranda s'enfuit vers les États-Unis. Il se trouva de la sorte éloigné du service de la Couronne espagnole, qu'il devait par la suite combattre courageusement avec l'aide des révolutionnaires français.

aucun doute à songer aux glorieuses batailles du peuple dans les rues de Paris et celles de son Langres natal. Mais alors, pourquoi ne revint-il pas en France vivre la Révolution ?

S'il avait eu vingt-sept ans, il aurait sauté dans la première goélette en partance pour l'Ancien Monde. Mais ce ne fut point, à proprement parler, sa santé ébranlée qui le dissuada d'entreprendre ce voyage. Étant « de sens rassis, franc du collier », comme aurait dit Maître François Villon, il avait maintenant du mal à se laisser éblouir par la fougue des discours et la vie orageuse des partis politiques. On pourrait dire que, sans avoir vécu la révolution bourgeoise, il en était déjà revenu. En effet, il ne croit plus que la révolution en cours en France puisse répondre à ses idées sur l'égalité et la liberté. C'est le problème colonial, observé de près, au cœur du monde caraïbe, qui l'attire désormais. Il se sent plus que jamais loin de Montesquieu, de Voltaire, d'Helvétius, dont les analyses de l'esclavage et du problème noir lui ont toujours semblé superficielles et abstraites. Il devenait nécessaire de dépasser les critiques, trop théoriques, de l'idéologie des Lumières. Il fallait opter pour une stratégie réaliste : celle de la violence révolutionnaire. Le problème colonial porte en germe la révolution totale, celle des malheureux Hottentots qui, un jour, s'enfonceront dans leurs forêts pour se défendre avec leurs haches, leurs torches et leurs pierres²².

Dans les années qui suivirent, Diderot fut le témoin de la ruine de sept mille producteurs de tabac, de l'augmentation effrénée de l'esclavage, de la peur panique inspirée par les noirs, des exhortations à l'immigration blanche. Il annonça aux intellectuels de la Société Patriotique ce que beaucoup ne devaient comprendre que vingt ans plus tard, lorsqu'eux-mêmes furent devenus les esclaves de l'esclavage. Cependant, il assista à la naissance d'un nouvel esprit chez certains de ces hommes. Il connut les douceurs de l'amitié, le plus cher de ses exercices spirituels, en compagnie de ceux dont il partageait les lentes heures de sieste, bavardant face à un horizon de palmiers royaux. Et il jouit aussi du spectacle splendide de la nature²³.

22. Comme il le leur recommandait dans l'*Histoire* de Raynal : « Fuyez, malheureux Hottentots, fuyez ! enfoncez-vous dans vos forêts. Les bêtes féroces qui les habitent sont moins redoutables que les monstres sous l'empire desquels vous allez tomber. [...] Ou si vous vous en sentez le courage, prenez vos haches, tendez vos arcs, faites pleuvoir sur ces étrangers vos flèches empoisonnées ».

23. « [...] Quand il fait chaud, les palmiers se courbent sous le poids de l'épaisse vapeur, qui se répand de manière équilibrée dans toute la masse de l'air. L'atmosphère devient alors transparente et lumineuse. Il semble que l'orage lointain perce le vent de ses gouttelettes microscopiques, et que les feuilles filtrent la lumière, dissipant toute particule de poussière. Devant la radieuse majesté du ciel et la parfaite beauté du jour, on songe à ce vers magnifique : *Glücklich der Baum, der kaum empfindsam ist [...]* » (*Journal*, 14 juillet 1783). [En français dans le texte].

En effet, dans les fragments épars de ses derniers textes, on perçoit un regain d'intérêt pour tout ce qui s'offre aux sens. Il aime les promenades à travers la vallée, les paysages, et jusqu'à l'image fébrile et atroce des moulins à sucre, si éloignée des planches de l'*Encyclopédie*, où des noirs bucoliques, coiffés de turbans et dans des postures éthérées, semblables à des personnages de Paolo Ucello, traversent la grand-place de la sucrerie, comme étrangers au temps. Les êtres revivent, notamment les femmes, comme lorsqu'il évoque la façon dont le *geste mystérieux et la fierté de la nature se rejoignent chez les mulâtresses, créatures divines s'il en est*²⁴. Peut-être, dans la plénitude de la vieillesse, a-t-il reconsidéré sa théorie de la sexualité, autre forme d'expression de ses idées sur la tolérance et la liberté, en en faisant, cette fois, le contrepoint cubain de la notion de mort²⁵, dont il sentait vraisemblablement l'imminence.

Je crois que, sur son lit de mort, quelqu'un lui a lu l'oraison funèbre que son ami, le père Caballero, venait de prononcer devant les cendres de Colomb, qui reprenaient le chemin de l'Europe. Et il a sûrement dû penser que certaines de ces paroles lui étaient destinées, s'adressaient à son âme, qui volerait vers la terre de Langres, tandis que son corps, matière fidèle, resterait de ce côté-ci, pris tout entier dans l'aventure du Nouveau Monde.

Rafael HERNÁNDEZ

Traduction de Maryse Renaud

24. Lettre sans destinataire, 21 janvier 1795. [En français dans le texte].

25. Allusion à *Contrapunteo del Azúcar y del Tabaco*, célèbre essai de Fernando Ortiz (1881-1969), personnalité marquante de la vie culturelle cubaine, dont les travaux sur les fondements historiques, économiques, sociaux et mythiques de la société cubaine font autorité. (Note du T.).